Rencontre

« Quand j'étais enfant, l'école, c'était ma vie. Le jeudi, les vacances, j'étais malheureux. »
Photo Michel BITZER

Une vie de prof

Après avoir enseigné l'allemand durant quarante-cinq ans, Gérard Bestard revient sur cette aventure professionnelle au long cours. Et sur la déliquescence de ce pilier de la République, qui lui fait confesser qu'il a « mal à son école ».

par Michel BITZER

Les voyages forment la jeunesse. Mais ils peuvent parfois décider d'une carrière. Celle de Gérard Bestard, par exemple. Le gamin nancéien avait 10 ans lorsqu'il effectua, avec la chorale des Chardonnerets, une tournée dans la désormais ex-Allemagne de l'Est. C'était en 1956, et la jeune démocratie populaire peinait à se relever de la Seconde Guerre mondiale. *« J'ai découvert Leipzig en ruine. Les rues semblaient mortes et je ne comprenais pas pourquoi. J'avais à peine six mois d'allemand derrière moi au collège, je baragouinais juste quelques mots. Mais cette vision a déclenché une vocation : plus tard, je serais professeur d'allemand »*, se souvient, dans son pavillon de la banlieue nancéienne, celui dont l'avenir semblait pourtant tout tracé : *« Mon père était cheminot. Mon destin était d'entrer comme apprenti à la SNCF. Mais je me suis toujours battu. Pour aller à l'école, à la chorale, au collège, au lycée, au conservatoire et à la fac de lettres, où j'ai fait la première rentrée universitaire dans les nouveaux bâtiments du boulevard Albert Ier, en 1964. »*

« L'enfant n'a plus à s'élever vers la connaissance, c'est la connaissance qui se doit de descendre à l'enfant. »

Un demi-siècle plus tard, au terme de quarante-cinq années passées à enseigner la langue de Goethe, l'heure est venue de jeter un œil dans le rétroviseur. De revivre cette aventure professionnelle dans un récit, *Les tribulations d'un petit prof d'allemand*, où il évoque également ses activités littéraires et théâtrales – il est l'auteur d'une vingtaine de pièces. Et de porter aussi un regard critique sur une institution dont il a assisté, au fil des décennies, à la lente mais inexorable déliquescence. Le tout sans acrimonie, mais en faisant montre d'une lucidité réjouissante. *« C'est vrai qu'il y a une part d'autodérision dans cet ouvrage, parce qu'on doit rire de soi-même. C'est une soupape de l'existence. Il faut prendre au sérieux ce que l'on fait, mais ne pas se prendre au sérieux. »*

À la rentrée scolaire 1967, le jeune maître auxiliaire tout juste âgé de 21 ans y croit ainsi dur comme fer – sans mauvais jeu de mot – lorsqu'il se présente pour son premier poste au lycée de Longwy, pas encore baptisé Alfred Mézières. Sa formation pédagogique, assurée par le proviseur, sera expéditive. *« Vous avez bien eu un professeur que vous appréciiez particulièrement ? Eh bien, imitez-le ! »*. La première humiliation ne tardera pas, un surveillant le prenant pour un élève et lui demandant sa carte à l'entrée de l'établissement. La première surprise guère plus, avec cet accueil sous les applaudissements par une classe de terminale : les élèves – *« dont certains avaient mon âge »* – n'avaient plus de professeur d'allemand depuis un mois. Le *« petit prof »* prend pension à l'hôtel du Nord. Il découvre la place Darche surdimensionnée et les remparts de Vauban. Et aussi *« les gerbes d'étincelles et les fumées âcres »* d'une sidérurgie qui ne sait pas encore qu'elle va bientôt disparaître.

À la rentrée suivante, direction Homécourt, son collège et une colocation avec un surveillant. Puis, après deux années dans un établissement privé nancéien – *« pour pouvoir retourner à la fac et passer le Capes »* –, le collège de Blénod-lès-Pont-à-Mousson pour un bail de treize années scolaires. Peut-être ses meilleurs souvenirs, malgré l'atmosphère glaciale en hiver due aux fenêtres défaillantes et aux cloisons guère plus épaisses que du papier. *« C'étaient les années soixante-dix, il y avait un vrai sens de la solidarité. J'avais le sentiment d'être utile à quelque chose et de vivre des moments très chouettes »*, se souvient Gérard Bestard. Et puis il y avait la 6ème B, *« des enfants comme on ne fera peut-être plus jamais d'adultes, polis, attentifs, respectueux, confiants, demandeurs, travailleurs »*.

Le rêve de tout enseignant. Mais il sera de courte durée. La réforme Haby et la création du collège unique en 1976 témoignent d'un louable souci de démocratisation de l'enseignement. *« Mais elle aura surtout pour conséquence une médiocratisation. L'enfant n'a plus à s'élever vers la connaissance, c'est la connaissance qui se doit de descendre à l'enfant. »* Les classes deviennent hétéroclites, la démobilisation est en marche. *« Quand j'ai commencé à enseigner, 90 % des élèves allaient à l'école, 10 % cherchaient à la fuir. Aujourd'hui, c'est l'inverse ! »* Au nom de cette "communauté scolaire" voulue par le ministre lorrain, les parents se font plus présents dans les établissements. Pour le meilleur… ou pour le pire. *« Avant, quand ils n'étaient pas contents du bulletin de leur enfant, ils lui demandaient : "C'est quoi, ces notes !". Aujourd'hui, c'est au professeur qu'ils posent la question sur un ton menaçant. »*

Cette lente dégradation de l'école, Gérard Bestard pourra la vivre durant la dernière partie de sa carrière, dans le prestigieux lycée nancéien où il avait passé son baccalauréat. *« J'ai eu la chance d'organiser des colles pour les élèves des classes préparatoires. Ça a été un moyen de me réconcilier avec mon métier. »* Pas de se voiler la face pour autant. *« L'éducation – et plus généralement la société – est dans une situation de sauve-qui-peut. Les repères sont tombés les uns après les autres. Je ne suis pas un nostalgique du passé. Je conçois l'évolution de la société et je m'en réjouis à maints égards. Mais c'est le bon sens qui doit toujours prendre le dessus. Idem pour la notion de respect tellement vilipendée, galvaudée, niée, qu'on a l'impression que cela ne veut plus rien dire. »*

Dans ce pays qui rêve de voir tous ses élèves bacheliers – *« On fait croire à tout le monde qu'il suffit de désirer une chose pour qu'elle arrive. On n'a plus le droit d'avouer une quelconque ignorance »* –, il veut pourtant espérer encore en des lendemains meilleurs. *« Je suis peut-être naïf, mais j'ai besoin d'y croire. Sinon, on n'a plus rien à quoi se raccrocher. »*

Les tribulations d'un petit prof d'allemand **de Gérard Bestard (Éditions L'Harmattan).**

L'auteur sera en dédicace les vendredi 11, samedi 12 et dimanche 13 septembre au Livre sur la Place, à Nancy.